

horizons nouveaux; ils font justice des vieilles erreurs; ils consolident les vérités anciennes par l'épreuve qu'ils leur font subir; ils appellent l'examen et la discussion sur les fondements et les matériaux de la science. « Le genre humain, dit M. Mignet, ne vit que de systèmes. Il croit toujours plus qu'il ne sait, et il n'avance qu'en consentant à s'égarer. » Les systèmes sont d'ailleurs intéressants, en ce qu'ils nous révèlent la fécondité de l'esprit humain, sa marche, les voies diverses où il peut s'engager, sa puissance en même temps que ses bornes. Ils sont, il est vrai, trop réguliers, trop symétriques, pour que la nature y trouve son expression fidèle; mais il est bien permis d'admirer l'art ingénieux qui leur donne cette symétrie et cette régularité, et de dire, en étudiant, par exemple, le système de Brown, ou celui de Broussais : *Se non è vero è bene trovato.*

— *Physiologie du brownisme.* Brown commence par établir que l'homme et les êtres vivants ne diffèrent des corps inorganiques que par la propriété d'être excités, de façon que les fonctions propres de la vie puissent s'exécuter. Les agents capables d'exciter le corps vivant sont de deux sortes : ce sont, d'abord les agents extérieurs et contenus dans les cavités et vaisseaux, tels que les aliments, l'air, la chaleur, le sang, les fluides sécrétés; en second lieu, certaines fonctions du corps lui-même, comme les contractions musculaires, l'action cérébrale dans le travail de la pensée et dans les passions. La propriété que mettent en jeu ces deux genres d'influences s'appelle *incitabilité*, et elles-mêmes constituent les *puissances incitantes*. Les sensations, la locomotion, les opérations intellectuelles et les affections morales sont l'effet commun de toutes les puissances incitantes. Cet effet étant un et identique, l'action de toutes ces puissances est également une et identique; en d'autres termes, les diverses puissances ne peuvent avoir une action différente. *L'incitation* est l'effet de l'impression des puissances incitantes sur l'incitabilité. Ces puissances, en raison de leur mode d'action, peuvent être désignées sous le nom de *stimulants*. Elles sont générales ou locales. Les stimulants généraux sont ceux qui produisent constamment de l'incitation dans tout l'organisme. Les stimulants locaux n'agissent que sur l'endroit où ils sont immédiatement appliqués et n'affectent le reste de l'organisme qu'après avoir produit un changement local. A ceux qui demandent ce qu'est l'incitabilité dans son essence, Brown répond qu'il ne saurait le dire, qu'il ne prétend pas décider si c'est une matière susceptible d'augmentation ou de diminution, ou bien une faculté susceptible d'exaltation ou d'affaiblissement; qu'il faut éviter la dangereuse question des causes, *ce serpent venimeux de la philosophie*. Quelle que soit la nature de cette propriété, l'être qui commence à vivre en est pourvu à certain degré. Son énergie ou sa quantité varie dans les divers individus; elle varie encore dans le même individu. L'incitation, cause prochaine de la vie, est renfermée dans certaines bornes au delà et en deçà desquelles la vie est impossible. Une incitation modérée donne la santé; trop forte ou trop faible, elle cause les maladies. L'incitation est le produit de deux facteurs : l'incitabilité et les puissances incitantes ou les stimulants. Que l'un de ces deux facteurs soit supprimé, et l'incitation disparaît avec la vie. Ces deux facteurs sont en raison inverse l'un de l'autre : si la quantité de l'un augmente, la quantité de l'autre diminue; plus le stimulant est faible, plus l'incitabilité s'accumule; au contraire, plus le stimulant est fort, plus l'incitabilité s'épuise. Un stimulant moyen appliqué à une incitabilité moyenne produit la plus grande incitation possible. L'incitation s'affaiblit quand le stimulant est trop fort, ou l'incitabilité trop accumulée. De là la vigueur de la jeunesse, la faiblesse de l'enfance et de la vieillesse; de là la force que procure à tous les âges un régime modéré.

Brown est ainsi conduit à distinguer deux espèces de faiblesse : l'une, qu'il appelle *directe*, et qui provient du défaut de stimulus et de l'excès d'incitabilité; l'autre, qu'il appelle *indirecte*, et qui est la conséquence de l'excès de stimulus et du défaut d'incitabilité. La faiblesse directe est celle de l'enfance; c'est aussi celle des affamés, des buveurs d'eau, des personnes refroidies, épuisées par des évacuations quelconques, privées de tout exercice de l'esprit et du corps, découragées, etc. La faiblesse indirecte est celle de la vieillesse; c'est aussi celle des personnes qui ont abusé des liqueurs spiritueuses, et qui, devenues moins sensibles à leur effet, sont obligées d'en augmenter les doses pour se procurer de l'incitation. Comme il y a deux espèces de faiblesse, il y a aussi deux espèces de morts : celle qui résulte de l'épuisement de l'incitabilité, et celle qu'entraîne l'absence de stimulus. La première est inévitable, l'incitabilité devant nécessairement s'épuiser; quel que soin que l'on prenne de régler, de mesurer l'incitation, on ne peut que reculer le terme fatal. La cessation de l'incitation par l'épuisement de l'incitabilité peut être soudaine ou progressive; elle peut naître d'un stimulus violent, mais dont l'action est de peu de durée, ou de l'action plus longue d'un stimulus plus léger. Dans le premier cas, il survient une mort prompte; dans le second, une mort lente précédée de maladie. La débilité qu'entraîne l'ivresse, la débâcle, la sueur,

la chaleur, l'épuisement des facultés morales par un violent exercice de la pensée ou du sentiment; enfin, le sommeil, sont autant de conséquences d'une action stimulante momentanée, mais considérable. La débilité de la vieillesse, la disposition aux maladies de faiblesse, et ces maladies elles-mêmes sont les suites d'une action stimulante plus modérée, mais plus durable. L'incitabilité épuisée par un stimulus est appelée par un autre. « Si après un repas copieux, dit Brown, on éprouve de la lassitude, et, par suite, de la propension au sommeil, on sera réveillé par une boisson forte. Si cet état va jusqu'à l'assoupissement, il faudra le stimulus difficile de l'opium; si enfin on est accablé, il faudra un stimulant plus puissant et plus diffusible encore, s'il en est. Le voyageur fatigué se sentira prêt à danser au son des instruments de musique, ou à poursuivre une amante fugitive qu'il a encore l'espoir d'atteindre. » Il peut arriver que, par un emploi successif de plusieurs stimulants énergiques, l'épuisement final de l'incitabilité soit porté au point d'être irréparable, c'est-à-dire de rendre impuissant le recours à des stimulants nouveaux. On prévient la faiblesse indirecte, en diminuant de temps l'incitation, pour augmenter à proportion l'incitabilité : tel est l'effet des lotions froides, faites de temps en temps, d'un régime frugal, etc. La privation d'un stimulant quelconque entraîne d'autant plus tôt la faiblesse directe, qu'on a coutume d'en user plus largement. Ainsi, les personnes habituées au vin et à une nourriture animale supportent beaucoup plus difficilement l'usage de l'eau en boisson et la diète végétale, que celles qui ont vécu plus frugalement. Les Anglais ne vivraient pas longtemps au régime des Indiens. Un stimulus qui vient à manquer et à laisser accumuler à proportion l'incitabilité peut être souvent remplacé, compensé avec avantage et pour un certain temps, par tout autre stimulant. « Aussi, dit Brown, un homme qui n'a point assez diné se trouve suffisamment stimulé par une nouvelle agréable. Celui qui, faute d'exercice du corps ou de l'esprit, passerait la nuit dans l'insomnie, dormirait au moyen d'une boisson forte. A défaut de celle-ci, l'opium y suppléerait. Bacchus rend supportable la plus sévère continence, et les faveurs de Vénus tiennent lieu des plaisirs de Bacchus. » Dans la faiblesse indirecte, l'hygiène prescrit, pour ranimer l'incitation, d'appliquer d'abord un stimulus puissant, moins énergique pourtant que celui qui a causé l'épuisement de l'incitabilité, puis graduellement affaibli jusqu'à ce qu'on soit descendu au stimulus modéré qui convient à la nature. Dans la faiblesse directe, on doit suivre une marche inverse. Il faut attaquer l'incitabilité par des stimulants d'abord extrêmement légers, et à peine supérieurs à ceux qui l'ont laissée s'accumuler, puis user de moyens un peu plus énergiques, et augmenter ainsi graduellement le stimulus jusqu'à ce que l'incitabilité, progressivement diminuée, soit ramenée au degré qui constitue la santé. « Ainsi on ne doit pas d'abord gorger d'aliments celui qui est tourmenté par la faim, ni de boisson celui qui lutte depuis longtemps contre la soif; mais on doit les satisfaire petit à petit et par degrés. Celui qui est engourdi par le froid doit être réchauffé peu à peu. C'est avec les mêmes ménagements qu'on doit annoncer une nouvelle agréable à celui qui est plongé dans une tristesse profonde. »

Toute cette physiologie ne demande, comme on le voit, aucune lumière à l'anatomie; Brown assigne, il est vrai, pour siège à l'incitabilité, le système nerveux, en comprenant sous ce nom la moelle nerveuse et le tissu musculaire; mais il déclare que cette propriété est une et indivisible dans tout l'organisme, et qu'on ne doit pas la considérer comme composée des incitabilités des divers organes. Les stimulants peuvent avoir une action locale et une action générale; mais ces deux actions sont de même nature, et la première est toujours très-faible en comparaison de la seconde. De l'unité de l'incitabilité résulte cette conséquence importante qui sépare le *brownisme* de la doctrine broussaisienne de l'irritation, savoir, que l'action locale et l'action générale d'une puissance incitante, quelconque ne peuvent jamais être opposées l'une à l'autre. « L'incitation ne peut jamais être augmentée dans une partie tandis qu'elle est diminuée dans toutes les autres, ni diminuée dans un organe et augmentée en même temps dans le reste du corps. Il n'y a ici de différence que dans le degré, et d'une seule et même cause il ne peut résulter des effets différents. »

— *Pathologie et thérapeutique générales du brownisme.* La pathologie du *brownisme* est éminemment physiologique, comme celle du broussaisisme. Entre la santé et la maladie, il n'y a jamais, selon Brown, qu'une différence d'ordre mathématique, une différence de quantité. C'est l'incitation, dit-il, qui, dans ses divers degrés, produit la santé, les maladies et la guérison. Qu'on n'accuse ni les solides ni les liquides d'être la cause primitive des maladies; l'état des solides et des liquides est une conséquence, non une cause; il dépend de l'état de la santé, lequel est déterminé par l'incitation. N'est-ce pas l'incitation qui préside à la fabrication et à l'entretien des solides? N'est-ce pas par l'influence de l'incitation que les solides vivants forment le sang des matières étrangères reçues dans l'orga-

nisme, font circuler ce liquide, en sécrètent diverses humeurs? Donc, le traitement ne doit pas être dirigé contre l'état des solides ou des liquides; il doit se borner à augmenter ou à diminuer l'incitation. Entre l'état de santé et l'état de maladie, ajoute Brown, il n'y a pas de réelle différence; la preuve, c'est que les puissances qui produisent et détruisent l'un et l'autre ont une même action. On voit que le *brownisme* fait rentrer absolument la pathologie dans la physiologie, et la thérapeutique dans l'hygiène.

Les principes qui précèdent excluent tout à la fois le solidisme local et l'humorisme. Brown, cependant, admet des maladies primitivement locales et qui ne dépendent pas d'un changement de l'incitation. Ce sont des lésions organiques qui peuvent produire consécutivement un trouble général dans l'économie. Il importe de distinguer ces accidents, et les symptômes généraux dont ils peuvent s'accompagner, des maladies primitivement générales, ou maladies proprement dites, lesquelles constituent le véritable domaine du médecin. Les maladies générales sont *sthéniques* ou *asthéniques* : les premières naissent d'une incitation immodérée, les secondes d'une incitation trop faible. Maladies sthéniques et maladies asthéniques sont précédées d'un état intermédiaire entre la santé et la maladie, que Brown appelle *opportunité* ou *diathèse*. De même que les maladies, l'opportunité ou diathèse est sthénique ou asthénique. L'opportunité sthénique est produite par l'action exagérée des stimulants; elle précède les maladies sthéniques. L'opportunité asthénique est établie sur la diminution du stimulus, et doit toujours précéder les maladies asthéniques. L'opportunité n'existe pas dans les maladies locales; elle caractérise les maladies générales. Ainsi les maladies sthéniques, l'opportunité sthénique, la santé, l'opportunité asthénique et les maladies asthéniques forment une série régulière et s'échelonnent dans l'organisme vivant comme *glace, tempéré, Sénégal*, sur un thermomètre, où le froid ne diffère pas du chaud et n'en est que la diminution. « Telle est la simplicité à laquelle l'art est porté, qu'un médecin arrivé au lit du malade n'a que trois choses à déterminer : 1^o Si la maladie est générale ou locale; 2^o lorsqu'elle est générale, si elle est sthénique ou asthénique; 3^o quelle en est la mesure. Voilà le diagnostic bien simplifié. Le pronostic dépend de deux choses : du degré, de la mesure de la diathèse et de la maladie qui en résulte; et de l'importance de l'organe qui est principalement affecté. Plus la maladie est « égale dans tout l'organisme, » moins elle est à craindre. Elle n'affecte jamais un peu gravement un organe essentiel à la vie, sans un péril imminent. Voilà ce qui rend si redoutable la péripneumonie, l'apoplexie, la pleurésie et aussi l'érysipèle et la goutte, lorsque ces deux maladies attaquent vivement la tête. »

Du pronostic nous passons à la thérapeutique. L'indication curative est, dans la diathèse sthénique, de diminuer, dans la diathèse asthénique, d'augmenter l'incitation, jusqu'à ce qu'on l'ait ramenée au terme moyen qui constitue la santé. Les moyens curatifs de la diathèse sthénique prennent en thérapeutique le nom de *débitants*; celui de *stimulants* est donné d'une manière spéciale aux moyens curatifs de la diathèse asthénique. Mais il faut bien remarquer que débitants et stimulants diffèrent par le résultat thérapeutique de leur action et non par la nature même de cette action. Les débitants ne sont pas tels par une action directement débitante, mais simplement parce que leur action stimulante est moindre que celle qui est exigée par l'état de santé ordinaire; dans un sens général, absolu, purement philosophique, ils sont excitants, stimulants, comme toutes les puissances qui agissent sur l'économie; ils ne sont débitants que relativement au but thérapeutique que l'on se propose. Entre les maladies, comme entre les médicaments, il n'y a nulle différence de nature, il n'y a de différence « que dans la mesure et dans les mots. » Les débitants qui guérissent une seule maladie sthénique quelconque guérissent toutes les autres; les stimulants qui guérissent une seule maladie asthénique les guérissent toutes. La thérapeutique du *brownisme* est, comme on le voit, clairement, absolument, mathématiquement allopathique. Elle ne compte pas sur la nature médicatrice, et condamne l'expectation. « Il faut stimuler ou débiliter, dit Brown, jamais d'inaction. Ne vous fiez pas aux forces de la nature : elle ne peut rien sans les choses externes. »

III. — DU BROWNISME ITALIEN. V. CONTRO-STIMULISME.

BROWNISTE s. m. (braou-ni-ste — de *Brown*). Méd. Partisan du brownisme.

— Hist. relig. Partisan des doctrines religieuses de Robert Brown.

BROWNLOW (William GAUNAWAY), ministre méthodiste, journaliste et homme politique américain, né en Virginie en 1805. Devenu orphelin à onze ans et dénué de toute ressource, il apprit l'état de charpentier et l'exerça courageusement jusqu'à ce qu'il eût acquis les moyens de réparer les défauts de son éducation première. Il se livra alors à l'étude avec cette passion fiévreuse qu'il apporta depuis dans tous les actes de sa vie. En 1826, il entra dans l'Eglise méthodiste, et fut, pendant dix ans, ministre missionnaire.

Sa carrière politique commença en 1827; il l'inaugura en appuyant la candidature à la présidence des Etats-Unis de John Quincy Adams. En 1832, ses pérégrinations évangéliques l'avaient conduit dans la partie de la Caroline du Sud qu'habitait John C. Calhoun. Alors s'agitait la fameuse question de la nullification; Brownlow s'y engagea, prit vigoureusement parti pour l'Union, et publia une brochure qui eut un certain retentissement. Vers 1837, il fonda le *Whig*, à Knoxville (Tennessee), journal politique qui fut bientôt extrêmement répandu. Le style vif et agressif du ministre journaliste, et la violence qui éclatait dans ses discours publics, lui valurent le sobriquet de *pasteur batailleur* (*fighting pastor*). En 1858, il soutint, à Philadelphie, une discussion publique sur l'esclavage, laquelle fut ensuite publiée sous ce titre : *L'esclavage américain doit-il être éternel?* Le pasteur soutenait alors l'affirmative; il a bien changé depuis.

Dès qu'éclata la guerre de la sécession, M. Brownlow prit dans son journal la défense de l'Union, sans condition, se basant sur ce motif que c'était le seul moyen de sauvegarder les intérêts du Sud. La population du Tennessee, qui ne partageait pas cette conviction, commença contre le prêtre journaliste une série de persécutions, qui eurent pour résultat la chute de son journal (24 octobre 1861). Après être resté caché quelque temps, il tomba entre les mains du général confédéré qui commandait à Knoxville et fut jeté en prison. Relâché le 3 mars 1862, il fut conduit à Nashville, où se trouvaient les lignes des unionnistes. Il entreprit alors une nouvelle croisade, mais non plus, comme au début de sa carrière, avec des aspirations purement évangéliques. Jusqu'à la fin des hostilités, il parcourut les Etats du Nord, anathématisant les sécessionnistes dans des discours publics, où la violence du fond ne le cédait en rien à l'exagération de la forme. Il fut bientôt rejoint par sa famille, qui avait été chassée de Knoxville, publia un livre intitulé : *Histoire du commencement, des progrès et de la fin de la sécession, avec le récit d'aventures personnelles parmi les rebelles* (Philadelphie, in-12), et se montra un des plus chauds partisans de la proclamation d'émancipation par Lincoln. Un des premiers actes du président Johnson fut de nommer M. Brownlow gouverneur provisoire du Tennessee. Il rentra dans cet Etat avec le souvenir vivace des persécutions qu'il y avait souffertes, et il faut reconnaître que, pendant son administration, heureusement assez courte, il a fait tout ce qu'il fallait pour entraver l'œuvre de reconstruction de l'Union.

BROWNLOWIE s. f. (braoun-lo-vi — de lady *Brownlow*, bot. angl.). Bot. Genre d'arbres, de la famille des lilacées, comprenant une seule espèce, qui croît dans l'Inde.

BROWN-OSNABRUCKS s. m. pl. (braounn-o-sna-breuks — de l'angl. *brown*, brun, *Osnabruck*, ville de Westphalie). Comm. Toiles écarées, faites de fils forts de chanvre et de lin, en Irlande et en Ecosse, particulièrement aux environs de Dundee, et expédiées pour la plupart en Amérique sans avoir reçu d'appât. Elles sont imitées des toiles de Westphalie, principalement de celles d'Osnabruck. Il s'en fabrique dans la Sarthe, le Nord, la Somme.

BROWNRIG ou **BROMRIG** (Raoul), théologien anglais, né à Ipswich en 1592, mort en 1659. Evêque d'Exeter au moment où éclata la révolution anglaise, il se prononça pour le roi, et se vit en butte aux violences du parti parlementaire. Il a laissé des *Sermons* qui ont été publiés à Londres (1682, 2 vol. in-fol.).

BROWNRIGG (Guillaume), médecin anglais, né en 1711 dans le Cumberland, mort en 1800. Après avoir étudié la médecine à Leyde, sous la direction de Boerhaave et d'Albinus, il se fit recevoir docteur, et se fixa à White Haven, où il acquit à la fois la réputation et la fortune. Brownrigg fut, dit-on, l'auteur de plusieurs découvertes que s'est attribuées le docteur Priestley. On a de lui : *De Praxi medicorum inunda; Traité sur l'art de faire le sel*, qui lui valut d'être admis à la Société royale; *Manière de prévenir la contagion de la peste*, etc.

BROWNRIGG (Robert), général et administrateur anglais, né vers 1759 à Rockingham, mort en 1833. Après avoir fait partie de diverses expéditions dans la Manche, à la Jamaïque et en France, il fut nommé, en 1795, secrétaire du duc d'York, et, en 1803, lieutenant général. Ayant accompagné l'expédition anglaise contre l'Ecluse, il assista au siège de Flessingue (1809). De retour en Angleterre, il reçut, en 1813, le titre de gouverneur de Ceylan, s'empara du royaume de Candi, fut nommé baronnet en récompense de sa brillante conduite dans cette conquête, et revint, en 1820, dans sa terre natale, où il termina ses jours.

BROWNSON (Orestes-Augustus), philosophe, théologien et publiciste américain, né à Stockbridge (Vermont) en 1803. A dix-neuf ans, il entra dans l'Eglise presbytérienne à Ballston (New-York); mais, peu d'années après (1825), il changea de communion et devint ministre universaliste. Il prêcha dans plusieurs villages des Etats de Vermont et de New-York, et éditait diverses revues religieuses, dans lesquelles il déploya une somme de connaissances incroyables, mais sans aucune